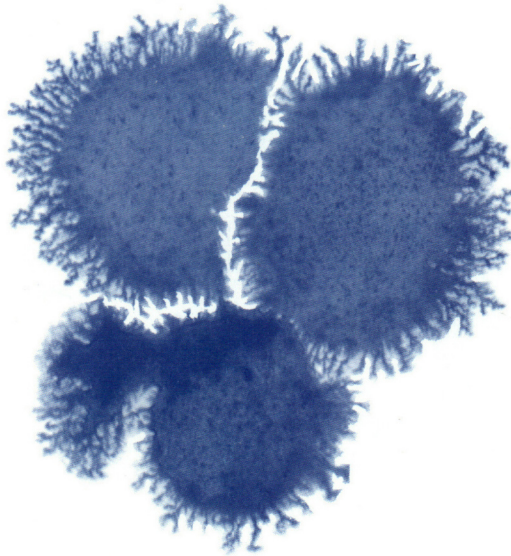


Effets et formes de l'illusion



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

NUMÉRO 4 AUTOMNE 1971

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne.

DIRECTION

J.-B. Pontalis

RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Laurence Khan

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,
Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 49-54-42-00.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Effets et formes de l'illusion

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 4, automne 1971.

© *Éditions Gallimard, 1971.*

SOMMAIRE

J.-B. Pontalis	<i>L'illusion maintenue.</i>	3
----------------	------------------------------	---

I

D. W. Winnicott	<i>La localisation de l'expérience culturelle.</i>	15
M. Masud R. Khan	<i>Toucher pour voir.</i>	25
Georges Favez	<i>L'illusion et la désillusion dans la cure psychanalytique.</i>	43
Robert J. Stoller	<i>Création d'une illusion : l'extrême féminité chez les garçons.</i>	55
Didier Anzieu	<i>L'illusion groupale.</i>	73
André Green	<i>L'illusoïr ou la Dame en jeu.</i>	95

II

Jean Starobinski	<i>Sur la flatterie.</i>	131
Jean Rousset	<i>L'illusion théâtrale.</i>	153
Pierre Charpentrat	<i>Le trompe-l'œil.</i>	161
Rémy Chauvin	<i>Le leurre et sa fonction dans le comportement animal.</i>	169

III

Marc Soriano	<i>Le premier des contes de Perrault? ou la psychanalyse comme méthode d'authentification.</i>	179
--------------	--	-----

L'ILLUSION MAINTENUE

A Roger Lewinter.

C'est un fait, mais un fait paradoxal, que les psychanalystes tentent désormais — d'où l'objet de ce recueil — d'utiliser l'illusion comme une catégorie psychique et de s'y référer dans un sens spécifique. Le terme aurait aujourd'hui sa place dans un vocabulaire de la psychanalyse... L'impulsion est ici incontestablement venue de Winnicott. Mais que l'on pense aussi à la fonction ambiguë de l'illusion chez Lacan : le moi comme lieu de la *méconnaissance*, l'objet comme *leurre* du désir.

Ce sur quoi il faut d'abord mettre l'accent, c'est que l'illusion tend à se voir attribuer une fonction positive : elle est envisagée comme un champ *constitutif* de l'expérience. Or toute une tradition de pensée, issue du rationalisme classique et reprise par la sagesse commune, ne visait à l'inverse qu'à la dénoncer, en la repérant méthodiquement dans son polymorphisme pour mieux se préserver de ses tromperies renouvelées. La *Première Méditation* de Descartes garde ici sa valeur exemplaire, tant par l'extrême où conduit son parcours que par l'étrangeté de son accent. On en connaît les étapes : défiance de principe généralisée (...*je ne dois pas moins soigneusement m'empêcher de donner créance aux choses qui ne sont pas entièrement certaines et indubitables qu'à celles qui nous paraissent indubitablement être fausses*¹); puis évidences, des sens (*comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps-ci soient à moi?*) ou de l'entendement (...*que je veuille ou que je dorme, deux et trois joints ensemble formeront toujours le nombre de cinq*), successivement frappées de suspicion, retrouvées un moment dans la dénégation (*Mais quoi? ce sont des fous...*) pour être à nouveau perdues, comme si l'interrogation une fois précipitée ne pouvait plus s'appuyer sur rien et qu'inaugurée au nom de la raison exigeante, mais devenant comme folle, elle entraînait, dans son mouvement propre de *déréalisation*, jusqu'au point ultime qui devait l'arrêter.

1. Le vieux terme de *créance* qui revient tout au long du texte — bien que celui de *croyance* y soit déjà utilisé — doit nous retenir : ne pas « donner sa créance » ou ne pas « recevoir en sa créance » afin d'être libre de toute dette et de toute prise.

Le projet rationaliste de se défaire des « fausses opinions » dépasse, par bonds et par brèches, son but explicite, limité; il est en effet sous-tendu et animé par un désir (ou une défense) plus radical d'*expulser* toute illusion et de placer le sujet hors de ses atteintes; du coup, il se renverse en son contraire : un pouvoir de l'illusion toujours plus envahissant — et c'est la vie qui est un songe : *...mon étonnement est tel qu'il est presque capable de me persuader que je dors*, et c'est l'univers tout entier qui est un trompe-l'œil-et-l'esprit. Pouvoir auquel le malin génie confère une existence littéralement sans limites : *Je supposerai donc qu'il y a, non point un vrai Dieu, qui est la souveraine source de vérité, mais un certain mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant, qui a employé toute son industrie à me tromper. Je penserai que le ciel, l'air, la terre, les couleurs, les figures, les sons et toutes les choses extérieures que nous voyons, ne sont que des illusions et tromperies, dont il se sert pour surprendre ma crédulité. Je me considérerai moi-même comme n'ayant point de mains, point d'yeux, point de chair, point de sang, comme n'ayant aucuns sens, mais croyant faussement avoir toutes ces choses.*

Tentons, en deçà des gloses qu'a suscitées ce moment de vertige, pour le réduire à un *argument* métaphysique, d'entendre dans ces paroles ce qu'elles énoncent de démesure et, osons le mot, de délire. Je sais bien : après, vient le *cogito*. Mais, justement, c'est *après*...

Ce champ forclos de l'illusion « trompeuse » — de l'insensé du rêve à l'extravagance des fantaisies, des maladies « imaginaires » à la paramnésie, de l'énamoration aux rituels, du mythe et du conte aux hallucinations — c'est peu et c'est banal de dire que Freud l'a restitué au fonctionnement de la pensée. On ne s'étonnera pas alors que la classique différenciation de la réalité et de l'imaginaire, même si elle est toujours présente chez lui comme chez tout un chacun, n'y soit pas véritablement opérante, et ne soit reprise, et toujours comme dualisme *conflictuel*, que pour être dépassée. Aussi bien, dans la cure, le transfert d'abord défini, en des termes qui pourraient être cartésiens, comme « connexion fausse », se voit-il progressivement reconnaître non plus comme erreur à redresser mais comme incarnation mouvante de la *réalité* psychique. Il n'y aurait donc rien de surprenant à ce que Freud ne nous parlât pas de l'illusion, puisque justement il la laisse parler et, par là, en découvre le *logos*. Mais le fait est qu'il en traite, et de la façon la plus explicite, et — ce qui devrait nous dérouter ¹ — en partageant pour une fois ce sens commun qui dénonce le *wishful*

1. L'objection n'a pas échappé à Freud : « Dès que nous avons reconnu pour des illusions les doctrines religieuses, une nouvelle question se pose : d'autres bien culturels, que nous estimons très haut et par lesquels nous laissons dominer notre vie, ne seraient-ils pas de nature semblable? Les principes qui régissent nos institutions politiques ne devraient-ils pas de même être qualifiés d'illusions? Les rapports entre les sexes, au sein de notre civilisation, ne sont-ils pas troublés par une illusion érotique ou par une série d'illusions érotiques? », etc. (in *L'avenir d'une illusion*, début du chap. VII). Mais Freud l'éluide. (« L'auteur ne se sent pas les moyens d'entreprendre une aussi vaste tâche. ») Réticence remarquable, si on la compare au mouvement inverse de Descartes.

thinking de ceux qui, comme on dit, prennent leurs désirs pour la réalité. Il s'agit, on le sait, de l'illusion religieuse.

De *L'avenir d'une illusion*, je ne retiendrai qu'un passage, car je le crois capable d'éclairer, si l'on ne se satisfait pas de l'explication par le prétendu positivisme de Freud, la position de son auteur et le statut privilégié de défaveur qu'il y accorde aux religions.

Une analogie y est avancée avec les fables que racontent les adultes aux enfants afin d'éluder leurs questions sur les origines¹ : avec ces fables *pour* enfants, non avec les constructions fantasmatiques édifiées *par* l'enfant qui tente de se figurer la conception, la naissance, la différence des sexes. Or les premières méritent d'être traitées d'enfantillages, car l'adulte y déforme sciemment son savoir — à l'usage de l'enfant, prétend-il, mais en fait pour se protéger et préserver la barrière de l'inceste — tandis que les secondes méritent le nom de *théories* : bricolées avec les matériaux que fournissent les perceptions, les composantes pulsionnelles et les zones corporelles privilégiées, elles n'ont rien d'arbitraire dans leurs sources; ni dans leur fonction : prises dans le conflit œdipien alors en acte, elles y répondent et le signifient. C'est pourquoi elles résistent au savoir positif, se perpétuant, inaltérées, adorées en secret comme des « anciennes idoles »². La fable de la cigogne, par exemple, et la théorie infantile de la naissance sont également absurdes au regard du savoir et peuvent être également tenues pour réponses à côté. Mais la « théorie » est l'expression de fantasmes originaires, la fable n'étant, elle, que savoir gauchi et, en ce sens, illusion trompeuse.

Cette idée, selon laquelle une conception qui, comme dit Freud, « se fourvoie de façon grotesque », n'en est pas moins, comme il dit encore, *fondée en vérité*, est au principe même de la recherche psychanalytique, orientant jusqu'à son approche du délire qui n'a pas à être récusé : il faut au contraire tenter d'en reconnaître le « noyau de vérité »³. Ce qui nous autoriserait à parler d'*illusion* religieuse, ce ne serait évidemment pas la déformation du désir et ses déplacements ni la méconnaissance de la

Le champ de l'illusion une fois reconquis, le problème philosophique d'un monde-illusion peut apparaître comme un faux problème.

1. Voici le texte de ce passage : « Les vérités que les doctrines religieuses contiennent sont tellement déformées et systématiquement déguisées que l'ensemble des hommes n'y saurait reconnaître la vérité. Le cas est analogue à celui qui se présente lorsque nous racontons à un enfant que la cigogne apporte les nouveau-nés. Ici encore nous disons la vérité sous un déguisement symbolique, car nous savons ce que signifie le grand oiseau. Mais l'enfant ne le sait pas, il n'entend que la déformation de la vérité, il se considère comme trompé... », in *L'avenir d'une illusion*, trad. fr., P.U.F., p. 63.

2. Expression de Freud dans « Les théories sexuelles infantiles » (trad. fr. in *La vie sexuelle*, P.U.F., 1969).

Sur cette illusion d'un savoir qui viendrait *prendre la place* du fantasme, cf. notre article, « L'enfant-question », in *Critique*, n° 249, février 1968.

3. Cf. en particulier les dernières pages de « Constructions en analyse » (1937) : « Ce qui importe, c'est l'affirmation que la folie non seulement procède avec *méthode*, comme le poète l'a déjà reconnu, mais qu'elle contient aussi une partie de *vérité historique* » (G. W., XVI, p. 54).

réalité, qu'on voit à l'œuvre dans toutes les formations de l'inconscient. Mais dans toutes ces formations, l'accomplissement du désir est inséparable des trajets qu'il parcourt, des objets partiels auxquels il se fixe, des représentations qu'il se donne : il y a un *travail* du rêve, un *agencement* du fantasme, une *construction* délirante, un *processus* du transfert. Ces « illusions »-là sont la réalité de l'analyse.

La formule fameuse — « l'acceptation de la névrose générale dispense le croyant de la tâche de former une névrose personnelle ¹ » — pourrait alors s'entendre ainsi : l'illusion est patente là où il y a *Weltanschauung* ², promesse d'une *mise en place* qui barre une fois pour toutes, en prétendant apporter une « solution », l'accès à la mise en scène, à la mise en acte ou à la mise en rêve des conflits du désir. Ce qui déprécie l'illusion religieuse, c'est, pourrait-on dire, qu'elle aliène dans une symbolique préétablie et commune le jeu libre et créatif de l'illusion...

*

La tâche de former [ausbilden] une névrose personnelle : il y aurait contre-sens à tenir ici pour décisive l'opposition entre le « personnel » et le « général » (il peut se développer des névroses collectives, nous ne le savons que trop). Si elle se trouve mise en avant dans ce passage, c'est en tant qu'elle est soutenue par celle de l'« acceptation » et de la « formation ». Tout se passe comme si Freud ne récusait l'illusion comme telle — et dans des termes proches de ceux qu'utilise tout discours axé sur la réalité qui se fie aux progrès des lumières — que lorsqu'un ordre symbolique commun est institué et que la seule tâche qui incombe à l'individu est de s'y situer. La religion n'offre là qu'un cas particulièrement démonstratif : le champ socio-politique en fournirait d'autres exemples. Le refus que Freud oppose aux conceptions de Jung n'est-il pas de même nature ? Il reconnaît dans l'usage « anagogique » et synthétique du symbole le mouvement exactement inverse de celui de l'analyse ³.

Ce ne serait pas, je crois, forcer les choses que de retrouver dans l'inspiration de Winnicott une même réticence, mais à l'endroit, cette fois, du savoir, ou de la religion, psychanalytique... ; en particulier sous la forme que lui a donnée le « système » de Melanie Klein. Dans cette dramaturgie, les objets avec lesquels le moi — le héros — entre d'emblée en relation ne sont, comme dans le théâtre traditionnel, que des variantes des *dramatis personae* inscrites sur le grand livre du répertoire : le bon sein, le mauvais sein, l'objet persécuteur ou idéalisé... Il y a total parallélisme entre le destin des objets internes et celui du moi. La tragédie, pour s'accomplir jusqu'au dénouement, doit

1. *L'avenir d'une illusion*, G. W., XIV, p. 367.

2. On sait à quel point Freud s'est efforcé, face aux sollicitations nombreuses des humanistes, d'éviter que la psychanalyse en tienne lieu.

3. Cf. la préface de Daniel Widlöcher à la *Correspondance de Freud avec le pasteur Pfister*, Gallimard, 1966.

passer par une succession nécessaire d'*actes* (les « positions » kleinienne). La machine à interpréter opère ici d'autant plus inexorablement que le sujet — si l'on peut dire — est lui-même une machinerie : à intégrer des fantasmes typiques, à élaborer des défenses également typiques, à surmonter des angoisses avec lesquelles il a un rendez-vous inéluctable, jusqu'à l'introjection stable du « bon objet » qui assure l'équilibre où les pulsions de vie l'emportent enfin sur les pulsions de mort : destin sans cesse répété. Nul doute que ce que Winnicott a pu écrire sur la *compliance* et l'organisation d'un *faux-soi*, comme ses mises en garde contre « l'injection des interprétations »¹, ne vise latéralement ce type d'illusion psychanalytique dont *tout analyste est porteur*. Illusion qui trouve son pouvoir en ceci qu'elle ne fait que redoubler, dans des conditions en ce sens idéales, la prise de l'enfant dans le discours adulte et son incorporation forcée : ce que Ferenczi appelait une *greffe* prématurée.

Que soit ici en jeu tout autre chose qu'une affaire de *tact* analytique, toute l'œuvre de Winnicott vient l'attester. Le problème qu'il n'a cessé de rencontrer est celui dont son article fameux sur les objets transitionnels (1951) a donné une première formulation et dont son dernier ouvrage *Playing and Reality* (1971) nous fait mesurer les conséquences : entre la *réalité interne* — dont c'est l'originalité des kleinien d'avoir tenté de reconstruire la dialectique — et la *réalité extérieure*, il existe un champ *neutre*, une troisième aire, désignée comme étant celle de l'illusion, sans l'existence, le maintien et le développement de laquelle le sujet ne pourrait se reconnaître comme *self*, comme soi-même². Ce qui importait à Winnicott — soulignons-le car il y eut trop souvent méprise sur ce point — ce n'était pas tant la description d'un nouveau type d'*objet* : à repérer entre l'usage du pouce suçoté et celui de l'ours en peluche et à répertorier dans notre catalogue à côté du talisman ou du fétiche; c'étaient les *phénomènes* transitionnels en tant qu'ils constituent un espace : espace potentiel, dépassant le clivage entre le dedans et le dehors — sur lequel repose toute la problématique kleinienne — ; espace où la question d'*appartenance* moi-non moi ne se pose que pour l'observateur extérieur, mais non dans le vécu; espace enfin en deçà des catégories du réel vérifié et du faux. Cet espace de l'illusion est celui où se déploie l'activité de jeu, dans laquelle l'enfant est absorbé, où l'on se « perd », dit-on, alors qu'en fait on *se* trouve :

1. Quelle discrète ironie, par exemple, dans ces mots qu'on trouvera au début du texte qui ouvre ce recueil : « Devenu un bon freudien, je *sus* ce que cela signifiait [...] M'étant adonné à l'étude du symbolisme inconscient, je *sus* (on *sait* toujours) que la mer est la mère [...] (cf. *infra*, p. 15).

2. Rappelons l'énoncé majeur de l'article de 1951 : « L'objet et le phénomène transitionnels apportent, dès le départ, à tout être humain quelque chose qui restera toujours pour lui, à savoir un champ neutre d'expérience qui ne sera pas contesté. On peut dire de l'objet transitionnel qu'il s'agit d'une convention passée entre nous et l'enfant, selon laquelle nous ne leur poserons jamais la question : « L'as-tu conçu toi-même ou est-ce que cela t'est venu de l'extérieur? » Le fait important est que nous n'attendons aucune prise de position à ce sujet. La question n'a pas même à être posée. »

activité du jeu, *playing* et non *play*, *play* et non *game* (qui suppose des règles). Lieu de la créativité, il circonscrit, selon Winnicott, la place de la future expérience culturelle.

La valeur privilégiée attribuée à l'objet transitionnel tient pour une part à son *statut*, à mi-chemin entre celui de l'objet extérieur et celui de l'objet interne : *not-me possession*, mien sans être moi, il diffère du premier, objet d'affrontement et d'apprentissage, et du second, auquel nous sommes livrés et que nous tentons de contrôler¹. Mais elle tient principalement à sa *fonction* : d'une part, ce champ intermédiaire est médiateur, *medium* nécessaire pour l'établissement d'une relation, qui ne soit pas de soumission, de *compliance*, entre l'individu et le monde environnant; d'autre part, en tant que champ d'expérience [*experiencing*], il est ouvert : ses frontières ne sont pas définies, comme c'est le cas pour l'*objectif*, inséré dans ses coordonnées spatio-temporelles, ou par la *psyché* qui, quelle que soit la complexité de son organisation, apparaît modelée sur un corps vésiculaire.

Sans doute aperçoit-on maintenant, même après ces indications schématiques, l'ampleur du renversement qui nous est ici proposé, quant à la fonction de l'illusion : elle était classiquement récusée comme faux-semblant entretenu par le désir et devant s'effacer devant la pleine reconnaissance de la réalité — objective, avant Freud et, après lui, celle du conflit psychique : c'étaient les illusions perdues. La voici définie comme la condition nécessaire à une mise en relation « créative » de ces deux ordres de réalité; et, généralement tenue pour le mode subjectif d'élection par lequel nous nous leurrons, les autres et nous-même, voici que son exercice permettrait l'assomption du sujet et la reconnaissance intersubjective dans la mutualité : l'illusion maintenue.

Ici, deux remarques. On notera d'abord que l'institution de la situation analytique, ce que les anglo-saxons désignent plus heureusement du terme de *setting*, vise à actualiser cette aire de l'illusion². Marion Milner l'a bien mis en évidence : « Le présupposé de la technique psychanalytique est que c'est par la voie de cette *illusion créatrice* qu'est le transfert qu'une meilleure adaptation au monde extérieur s'accomplira finalement³. »

Quant à la fonction d'émergence du *self* que favoriserait le déploiement de l'illusion, elle appelle un bref commentaire. On ne peut en effet qu'être réservé quant à l'introduction dans la théorie psychanalytique d'une instance, distincte du Moi freudien,

1. La maîtrise de la réalité ne se situe-t-elle pas nécessairement sur le versant obsessionnel, celle du monde interne sur le versant maniaco-dépressif?

2. Masud Khan, dans le texte qu'on lira plus loin, tient l'efficacité symbolique, par le langage, de la cure analytique pour dépendante de la capacité à instituer et à maintenir le registre de l'illusion.

3. *On not being able to paint*, Heinemann, Paperback, 1971, p. 119. La première édition date de 1950. (Mes italiques.) Marion Milner a su la première dans la littérature psychanalytique reconnaître la nécessité de l'illusion (c'est le titre d'un de ses chapitres et l'inspiration de tout son livre) et décrire ses effets positifs. Le fait qu'elle ait été elle-même confrontée à l'urgence et à la difficulté de l'acte de peindre l'y a conduite mieux que tout souci théorique.

qui serait le *self*, envisagé par certains auteurs comme constant, unifiant, impliquant l'unité de la personnalité ¹. Nul doute que l'émotion qui peut nous envelopper à l'évocation d'une *True self* (surtout quand c'est en anglais et dans le style de Winnicott) ne soit à désigner comme illusion — trompeuse, cette fois! — que suggère toute suggestion de l'harmonie, renforcée ici par ce miracle d'une âme vouée au vrai et se nidifiant dans le corps. Le sujet monadique reconnu comme *fiction* par l'avènement de l'analyse ferait là retour, même si c'est par réaction aux excès de zèle des spécialistes de la machinerie métapsychologique. Mais le « Self » manipulé comme une *instance* à la fois spécifiée et englobante et le « Self » reconnu comme *champ d'expérience*, ce n'est pas la même chose! La contradiction des « selfistes » serait de continuer à se situer au sein de la métapsychologie tout en en dénonçant le caractère abstrait et mécanique ², d'objectiver le sujet alors que c'est une certaine qualité d'expérience qu'ils visent à susciter. Or, c'est, du côté du patient comme du côté de l'analyste, un phénomène subjectif qui *advient* ou qui *fait défaut* que tend à dévoiler le terme de *self*, beaucoup plus qu'une structure de la personne ou personne elle-même. Au sein de l'espace transitionnel d'illusion, qui est à la fois *sous* les significations échangées et *entre* les partenaires, s'effectuent des moments de passage : la distinction, marquée d'oscillation, entre le moi et le *self* ne recoupe-t-elle pas celle que Lacan a avancée, dans un autre contexte, entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation?

★

Maintenant, question et hypothèse. On n'échappe pas à l'ambiguïté de l'illusion — du mot et de la chose. Elle reste sensible tout au long des textes ici rassemblés, qu'ils émanent ou non de psychanalystes.

1. Cf. par exemple les critiques de Guy Rosolato, in « Recension du corps », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 3, p. 8-9.

2. Chez ceux qui en font une *notion* référentielle, nous reconnaissons souvent les séquelles d'une phénoménologie molle, d'une idéologie personnaliste, voire bergsonienne, proclamée. Je cite Guntrip : « Ce qu'il y a de plus profond chez tout être humain est un *élan vital*, une volonté de vivre dynamique s'exprimant dans ce que la psychanalyse a nommé libido. Cette libido est trop étroitement conçue si elle se borne à connoter la libido sexuelle qui n'est qu'un aspect du tout vivant de la personne » (*Schizoid phenomena, Object relations and the Self*, Hogarth Press, 1968, p. 91). Cet auteur se réclame explicitement de la conception de Fairbairn définissant la libido comme *object-seeking* et non comme *pleasure-seeking*, et, par un glissement insensible, Guntrip, que je ne choisis là que comme exemple que je crois représentatif de toute une orientation de pensée, substitue *personnes à objets*, parle de *self-development* et de *self-fulfilment*, de *total self*, d'un soi naturel primaire au lieu de formation du moi, de relations d'amour au lieu de pulsions libidinales, etc. De proche en proche, c'est vers tout un recentrage sur la personne que nous sommes conduits et nous sommes tentés d'y voir la nostalgie préanalytique d'un sujet pouvant se reconnaître comme soi-même, soi et même, unité et continuité, certes précaire, labile, altérable mais susceptible d'échapper dans son être à l'irréductibilité du conflit, à l'altérité de l'inconscient, à l'inconciliabilité des représentations, des pulsions, des identifications.

Ce serait à tort, selon nous, qu'on inscrirait la pensée de Winnicott dans un tel courant, même si certaines de ses formulations s'y prêtent.

Que le jeu de l'illusion soit une condition nécessaire pour qu'il n'y ait pas trop ou *trop peu* de réalité, précisément parce qu'il introduit un certain *jeu* entre l'espace du dehors et l'espace du dedans, parce qu'il creuse une mobilité de vide, c'est pour nous une évidence que tout art affirme — y compris celui fondé sur les « lois » ou les « trucages » de la perspective. Mais, d'un autre côté, la défiance et l'attrait qu'inspirent les illusionnistes, ceux qui *font* illusion, ne trouvent pas leur seul motif dans l'angoisse d'être dupe ou la fabrication du vertige. Dans le champ psychanalytique, l'ambiguïté se renforce : quelle différence entre ces moments de *playing* presque *invisibles* que la sensibilité de Winnicott sait déceler et, par exemple, l'utilisation provocante, concertée — et pathétique — de l'attirail féminin chez le travesti, ou de la panoplie de la séduction chez l'hystérique ! Il y a là comme un *avant* et un *après* : avant, quelque chose, dans l'intime, tend à se faire jour ; après, quelque chose, dans l'ostentation, tend à être nié.

Pourtant, dans les deux cas, les termes qu'à la suite de Winnicott nous utilisons pour définir ce que recouvre le temps de constitution de l'aire de l'illusion demeurent pertinents : en deçà de l'appartenance au moi et au non-moi, non-intervention des catégories du vrai et du faux, etc. La belle et minutieuse observation publiée ici par Robert Stoller nous donne un commencement de réponse ¹. On y perçoit par quelles voies une mère, qui réussit tant bien que mal à maintenir son conflit d'identité sexuelle dans les limites de sa psyché, projette chez son petit garçon son propre manque. L'enfant, écrit Stoller « n'apprit jamais exactement où sa mère finissait [...] Il fallait qu'il fût en même temps elle et pas elle, en somme le plus primitif des objets transitionnels ». Nous apercevons là ce qui fonderait, au-delà de l'équivoquesémantique, l'ambiguïté majeure de l'illusion : quand le sujet se trouve prendre la place de l'objet transitionnel, le champ de l'illusion, pourrait-on dire, se pervertit. Il n'est plus alors question de maintenir l'illusion comme un certain *écart* entre deux réalités mais de *se* maintenir — pour reprendre un mot que Marivaux place dans la bouche de son *indigent philosophe* et où l'on peut saisir tout l'enjeu de son théâtre — *entre le zist et le zest* ².

La clinique psychanalytique devrait permettre de préciser les relations entre les avatars de l'illusionnisme et ceux du complexe de castration : le « déni de réalité » du fétichiste fournit là un repère central ³, en tant qu'il porte moins sur un fait perceptif supposé (la découverte de l'absence de pénis chez la femme) que sur un élément fondateur de la réalité humaine ⁴. La perversion l'atteste sous une forme patente mais toute

1. Cf. *infra*, p. 55 et, du même auteur, « The transsexual boy : mother's feminized phallus », in *British Journal of medical Psychology*, 1970, 43.

2. « Au surplus, comme dit le proverbe, les fous réfléchissent, et les sages font. Et moi je bois : dans quelle classe suis-je ? le proverbe n'en dit mot et cela m'embarrasse. Ne serais-je pas par hasard entre le zist et le zest ? Hem ! qu'en pensez-vous ? », in *Journaux et Œuvres diverses*, Éd. Garnier, p. 294.

3. On comprend que Winnicott ait tenu à marquer ses distances face à une assimilation hâtive de l'objet transitionnel et de l'objet fétiche, qui ferait du premier le simple précurseur du second.

4. Cf. le n° 2 de cette revue *Objets du fétichisme*.

organisation — individuelle ou collective, névrose ou idéologie — tente à sa façon de colmater la *blessure* et d'éviter qu'elle ne tourne au *deuil*.

★

« Je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction ¹. » Peut-être serait-il risqué d'inscrire ces mots sur le fronton d'une « maison des illusions »..., mais ce ne serait pas une mauvaise clé pour pénétrer dans les textes qu'on va lire. N'est-ce pas dans tout ce qu'*engendre cet écart* que l'illusion prend indéfiniment son origine, trouvant dans la désillusion son pouvoir renouvelé de figurer l'absence, de muer l'interdit originaire en un maintien actuel de l'impossible?

J.-B. PONTALIS

1. S. Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », trad. fr. in *La vie sexuelle*, P.U.F., 1969.

I

D. W. Winnicott

LA LOCALISATION DE L'EXPÉRIENCE CULTURELLE *

*On the seashore of endless worlds,
children play.*

TAGORE

Je me propose de développer ici le thème que je n'ai fait qu'esquisser lors du banquet organisé par la Société britannique de Psychanalyse pour marquer l'achèvement de la *Standard Edition* des *Œuvres* de Freud (Londres, 8 octobre 1966). Désireux, en cette occasion, de rendre hommage à James Strachey, j'ai dit : « Freud n'a pas, dans sa topique de l'esprit, fait de place à l'expérience des choses culturelles. Il a donné une nouvelle valeur à la réalité psychologique intérieure et, par là, une nouvelle valeur aux choses qui existent véritablement dans le monde extérieur. Il a certes utilisé le mot de "sublimation" pour indiquer la place où l'expérience culturelle prend tout son sens, mais sans aller jusqu'à nous désigner le lieu psychique où réside cette expérience. »

Je voudrais maintenant pousser plus loin cette idée afin d'aboutir à des propositions susceptibles d'être soumises à un examen critique. Je le ferai dans mon propre langage.

L'image de Tagore ¹, m'a toujours intrigué. Adolescent, je n'avais aucune idée de ce qu'elle pouvait bien signifier, mais elle a trouvé une place en moi et son empreinte ne s'est pas effacée.

Devenu un bon freudien, je *sus* ce qu'elle signifiait : la mère et le rivage repré-

* Texte d'abord publié dans l'*International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 48, n° 3 (1967). Repris dans *Playing and Reality*, Tavistock Publications, Londres, 1971. (Trad. fr. à paraître in « Connaissance de l'inconscient », Gallimard.)

1. *Sur le rivage de mondes sans fin,
des enfants jouent.*

sentait un coût sans fin entre l'homme et la femme, et l'enfant émergeait de cette union pour un court moment avant de devenir à son tour adulte ou parent. Puis, m'étant adonné à l'étude du symbolisme inconscient, je *sus* (on *sait* toujours) que la mer est la mère et que l'enfant vient naître sur le rivage. Les bébés sortent de la mer et sont rejetés sur la terre, comme Jonas de la baleine. Ainsi donc, l'enfant étant né, le rivage est le corps de la mère. La mère et le bébé, viable désormais, vont apprendre à se connaître l'un l'autre.

Je m'aperçus bientôt que c'était là recourir à une conception déjà très élaborée de la relation parent-nourrisson, qu'il existait peut-être un point de vue infantile plus naturel, différent de celui de la mère ou de celui de l'observateur, point de vue qu'il y aurait intérêt à considérer. Mon esprit resta longtemps à un stade de non-savoir qui finit par cristalliser dans ma formulation des phénomènes transitionnels. Je jouai entre-temps avec le concept des « représentations mentales » et avec leur description en termes d'objets et de phénomènes localisés dans la réalité psychique et personnelle, ressentis comme étant à l'intérieur. J'étais également attentif aux effets de l'opération des mécanismes mentaux de la projection et de l'introjection. Je compris, cependant, que *le jeu ne relevait, en fait, ni de la réalité psychique intérieure, ni de la réalité extérieure.*

J'aborde par là le sujet proprement dit de cet article, à savoir la question : *si le jeu n'est ni dedans, ni dehors, où est-il ?* Je n'étais pas loin de cette idée dans mon texte sur « La capacité d'être seul »¹ où je disais que l'enfant, tout d'abord, n'est seul qu'en présence de quelqu'un d'autre, sans y développer l'idée d'un terrain commun qui existerait au sein de cette relation entre l'enfant et le quelqu'un d'autre.

Mes patients — particulièrement quand ils sont régressifs et dépendants dans le transfert ou dans les rêves de transfert — m'ont enseigné comment trouver une réponse à la question : où est le jeu ? Je voudrais condenser sous forme de proposition théorique ce que j'ai appris dans mon travail psychanalytique.

J'ai soutenu que lorsque nous sommes témoins de l'usage que fait un petit enfant d'un objet transitionnel — la première possession non-moi — nous assistons à la fois au premier usage du symbole par l'enfant et à la première expérience de jeu. Un point majeur de ce que j'ai avancé concernant les phénomènes transitionnels est notre consentement à ne jamais soumettre l'enfant à une alternative du type : as-tu créé cet objet ou l'as-tu simplement trouvé là, à ta convenance ? Autrement dit, un trait essentiel des phénomènes et des objets transitionnels est dans une certaine qualité de notre attitude, dans le temps même où nous les observons.

L'objet est un symbole de l'union du bébé et de la mère (ou d'une partie de la mère). Ce symbole peut être localisé. Il occupe une place dans l'espace et dans le temps,

1. « The Capacity to be Alone » (1958), in *The Maturation Processes and the Facilitating Environment*, Hogarth Press, Londres, 1965.

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 25 | <i>Le trouble de penser</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 28 | <i>Liens</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 29 | <i>La chose sexuelle</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 30 | <i>Le destin</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 31 | <i>Les actes</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 32 | <i>L'humeur et son changement</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 33 | <i>L'amour de la haine</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 34 | <i>L'attente</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 35 | <i>Le champ visuel</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 36 | <i>Être dans la solitude</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 37 | <i>La lecture</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 38 | <i>Le mal</i> |
| 15 | <i>Mémoires</i> | 39 | <i>Excitations</i> |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> | 40 | <i>L'intime et l'étranger</i> |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i> | 41 | <i>L'épreuve du temps</i> |
| 18 | <i>La croyance</i> | 42 | <i>Histoires de cas</i> |
| 19 | <i>L'enfant</i> | 43 | <i>L'excès</i> |
| 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> | 44 | <i>Destins de l'image</i> |
| 21 | <i>La passion</i> | 45 | <i>Les Mères</i> |
| 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> | 46 | <i>La scène primitive et quelques autres</i> |
| 23 | <i>Dire</i> | 47 | <i>La plainte</i> |
| 24 | <i>L'emprise</i> | 48 | <i>L'inconscient mis à l'épreuve</i> |
| | | 49 | <i>Aimer Être aimé</i> |

À paraître à l'automne 1994

50 *L'inachèvement*

9 782070 281053



71-XII Extrait de la publication A 28105 ISBN 2-07-028105-1.